

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Band: 134 (2008)
Heft: 01: Éclairage

Artikel: Un poète du visible
Autor: Dionne, Caroline
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-99648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un poète du **visible**

ÉCLAIRAGE

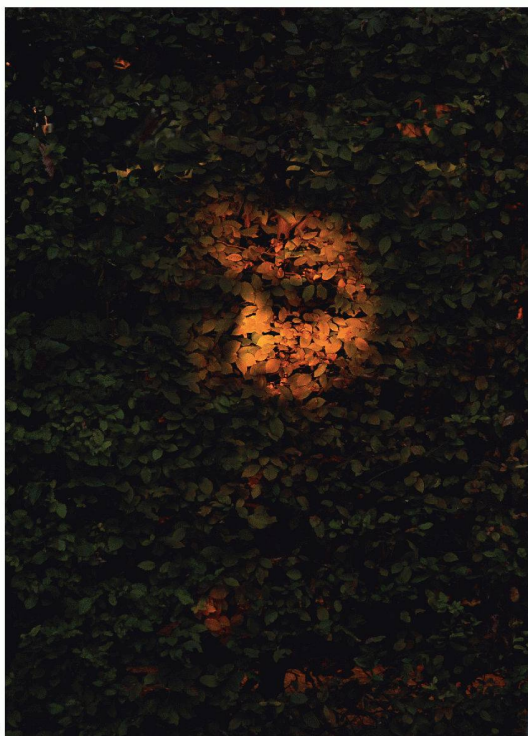
Qu'elle soit naturelle ou artificielle, la lumière est le « matériau » de prédilection de Daniel Schlaepfer. Cet artiste basé à Lausanne, sculpteur sur pierre à ses débuts, manie aujourd'hui la diode aussi finement qu'un ciseau. Ses installations et ses mises en lumière révèlent, de manière poétique et ingénieuse, les détours de notre perception.

Plurivalent, le travail d'installation de Daniel Schlaepfer traverse diverses échelles, allant du microcosme du jardin au lointain paysage, en passant par l'espace architecturé. A chaque fois, l'artiste s'efforce de souligner ce qui, pour lui, fait la force et la beauté du lieu. Mais son approche ne se veut pas simplement esthétisante. Son travail témoigne

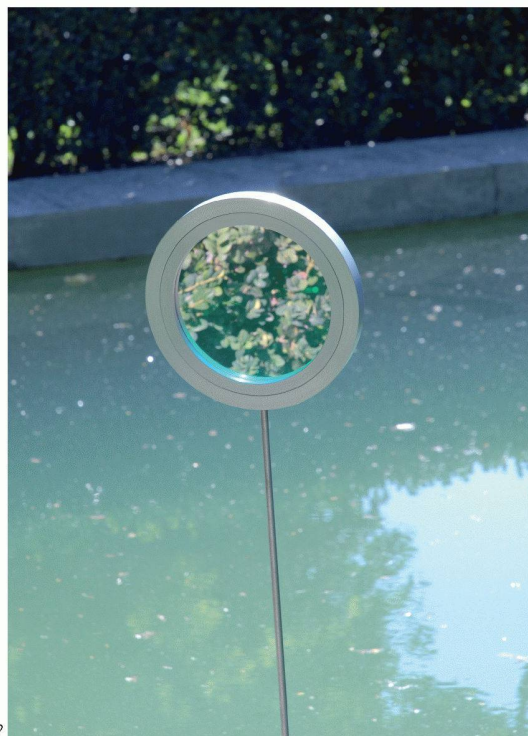
d'une fascination toujours renouvelée pour la nature et ses phénomènes, d'une réelle attitude de « chercheur ». Jouant avec la lumière, il se joue aussi de notre compréhension – souvent objectivante et réductrice – de ce qui nous entoure. Des questions émergent au contact de ses œuvres et une réflexion s'installe, à l'intérieur de la limite ténue qui sépare l'art de la science.

Au cœur de la perception

Qu'elles soient nocturnes ou diurnes, les œuvres de l'artiste découlent toutes d'une approche commune. C'est que, d'abord formé en sciences naturelles, il voit non seulement la lumière comme un matériau au centre de son travail, mais aussi, et surtout, comme un phénomène naturel et physique



1



2

complexe. Ce phénomène reste d'ailleurs indissociable du monde dans lequel il prend place, et n'existe qu'à travers notre perception, c'est-à-dire par appréhension physique et mentale du monde dans lequel nous vivons. C'est à cette prémisse que l'artiste s'attarde, abordant de front les paradoxes du phénomène lumineux.

Plusieurs stratégies entrent en jeu dans les installations de Daniel Schlaepfer. Il s'agit parfois de petits objets, savamment disposés dans des lieux naturels, dont on fait l'expérience en plein jour et qui servent à « recadrer » le regard du visiteur, à l'orienter vers de nouvelles perceptions du lieu (fig. 2). Ces objets peuvent aussi servir de filtres, projetant sur la matière – minérale ou végétale – des fragments altérés de lumière. La nuit, il s'agit aussi de projections lumineuses, statiques ou dynamiques, qui confèrent au monde naturel ou architectural un caractère autre, insolite (fig. 1). Il s'agit toujours, d'une manière ou d'une autre, de mettre en scène les rapports de l'homme à son milieu, de provoquer des interactions. A l'échelle de la ville ou de l'environnement construit, les installations et mises en lumière que Daniel Schlaepfer conçoit nous conduisent à voir l'architecture autrement. Projetée dans un contexte plus large – de l'infiniment petit à l'infiniment grand – elle recouvre un tant soit peu une de ses fonctions premières : représenter ici-bas les limites et l'ordre général d'un monde qui nous dépasse.

Variations

Le projet d'éclairage des bâtiments du groupe scolaire de Cressy (GE) a été élaboré, dès le départ, de concert avec les auteurs du projet, les architectes Inès Lamunière et Patrick Devanthéry. Cet ensemble de bâtiments, situés au cœur d'un nouveau quartier de logements, rassemble trois fonctions institutionnelles : une école, un centre de loisirs et une salle de gymnastique. Trois volumes de verre – dont les proportions varient afin d'exprimer clairement des affectations distinctes – se posent de façon isolée sur un socle en béton brossé, permettant de ménager, autour et entre les volumes, un espace public à l'usage des habitants du quartier. Au niveau du sous-sol, l'ensemble est unifié : des passages éclairés zénithalement assurent l'accès d'un volume à l'autre. Les façades des volumes sont analogues : leur enveloppe est formée d'une double peau en verre, rythmée par des sections verticales, et habillée de protections solaires de quatre couleurs différentes, insérées en alternance dans l'interstice de la double paroi. Le jeu chromatique des protections solaires confère à l'ensemble son homogénéité, tout en exprimant clairement le caractère ludique – scolaire et récréatif – des fonctions (fig. 6 et 7).

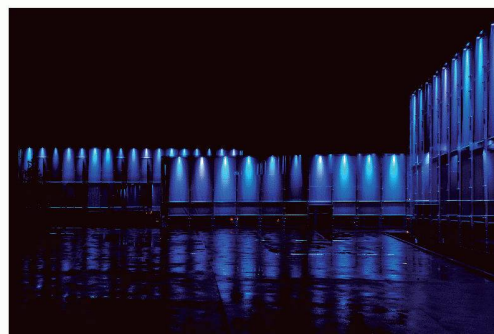
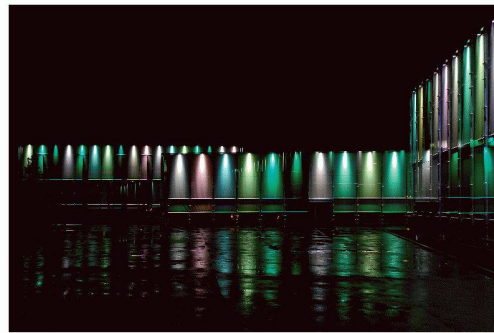
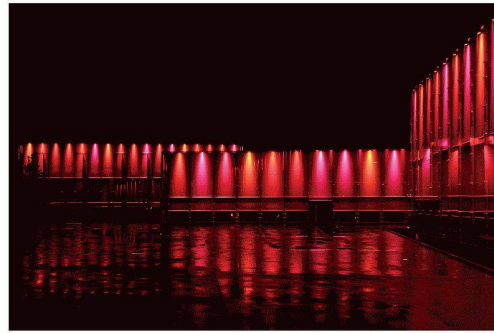


Fig. 1 : Projection dans le jardin du musée Hébert, La Tronche / Grenoble (F), 2007

Fig. 2 : « Huit miroirs d'eau » (détail). Exposition « Vue(s) sur jardin », musée Hébert, 2007

Fig. 3 : Cinq des neuf variations d'éclairage nocturne (Photos Fausto Pluchinotta)

Fig. 4 : L'une des trois variations hivernales (Photo Fausto Pluchinotta)



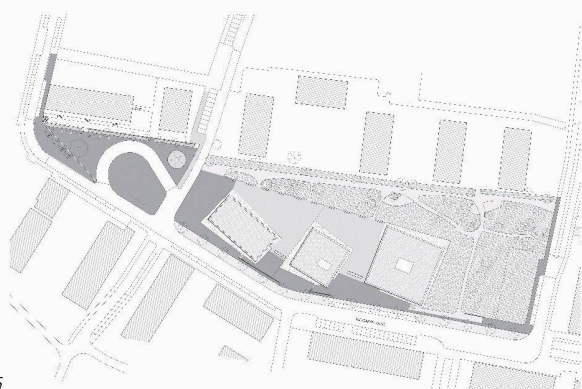
4

Fig. 5 : Plan de situation du groupe scolaire de Cressy (Document dl-a)

Fig. 6 et 7 : Jeu de couleurs des protections solaires durant la journée

Fig. 8 : L'abribus interactif à la tombée de la nuit

Fig. 9 : Détail de la toiture lumineuse de l'abribus (Photos Fausto Pluchinotta)



5



6



7

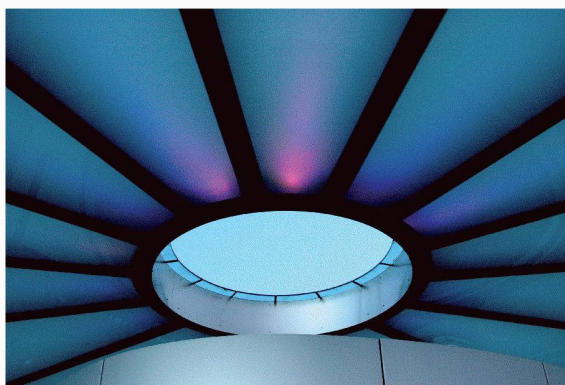
Le soir venu, les bâtiments s'illuminent et la coloration des façades, visible le jour durant, disparaît pour faire place à une toute autre proposition chromatique. Celle-ci a pour dessein de restituer, grâce à un habile dispositif, les « conditions » de lumière propres au jour passé. Deux facteurs conjoints peuvent servir à déterminer la qualité de la lumière environnante, pour une journée donnée : la position relative de la terre (distance et inclinaison) par rapport au soleil, qui s'exprime à travers la notion de saison (été, hiver, printemps et automne), et l'ambiance météorologique moyenne (journée belle et ensoleillée ou morne et pluvieuse).

L'angle d'incidence du soleil sur la surface de la terre varie selon la saison. L'été, les rayons du soleil à son zénith arri-

vent jusqu'à nous de manière quasi verticale, tandis que l'hiver, leur angle d'entrée dans l'atmosphère terrestre est plus incliné. Dans leur course, les rayons traversent donc une distance et une quantité d'atmosphère variable : importante en hiver, plus faible en été, moyenne pour les saisons intermédiaires. Les longueurs d'onde du spectre lumineux ne réagissent pas de façon univoque à cette traversée – le bleu est beaucoup plus facilement diffusé (la coloration bleue du ciel résulte de ce phénomène) que le rouge. L'hiver, on observe une très forte diffusion des longueurs d'onde bleues : la lumière résultante est donc plus « rouge ». A l'opposé, en été, ces longueurs d'onde sont moins diffusées dans l'atmosphère, la lumière ambiante est donc plus « bleue ». Selon la



8



9

Fig. 10: Esplanade et jardin du Centre d'Enseignement Professionnel Marcelin à Morges (Photo Thomas Jantscher)

Fig. 11: Plan de situation (Document Geninasca Delefortrie architectes)

même logique, au printemps et en automne, la lumière présente une dominante verte. A cette dominante chromatique de la lumière s'ajoutent les conditions météorologiques de la journée. La lumière ambiante sera plus ou moins vive et saturée selon le temps qu'il fait. La lumière « perçue » pendant la journée dépend donc de ces facteurs, que l'artiste formalise en une série de variations nocturnes (fig. 3)¹.

Les variantes choisies sont pensées comme neuf tableaux, que Daniel Schlaepfer conçoit en atelier, afin d'obtenir l'effet de lumière voulu. Une série de faisceaux lumineux sont

projetés, de manière rasante à la surface des stores en toile colorés, par le biais de lampes LED rassemblant chacune six diodes de couleurs diverses². Le résultat est une série de camaïeux subtils aux teintes plus ou moins soutenues. Cette mise en lumière suggère une nouvelle interaction entre le bâti et son milieu. La nuit, la « peau » du bâtiment arbore, tel un hâle, les effets de lumière accumulés pendant la journée. Bien que cette mise en lumière altère l'apparence quotidienne de l'ensemble au gré des saisons et du temps qui passe, elle lui confère, dans la durée, une cohérence logique et une certaine stabilité.

A proximité du groupe scolaire, un abribus singulier vient compléter le projet (fig. 8 et 9). Il s'agit là aussi d'une mise en lumière interactive, mais cette fois, c'est l'arrivée des usagers qui modifie la coloration et la saturation lumineuse : l'abribus s'active au passage des badauds, comme pour dialoguer avec eux.

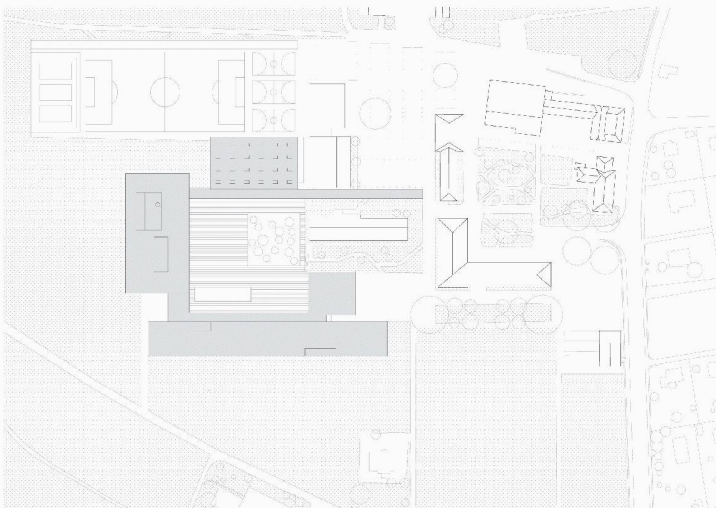
Lumière et matière

Le Centre d'Enseignement Professionnel (CEP) Marcelin, à Morges, est l'œuvre des architectes neuchâtelois Geninasca et Delefortrie. Il regroupe en un seul lieu trois écoles – agriculture, centre professionnel et gymnase. Sur ce site en pente douce – plateau qui domine la commune – les architectes ont pensé le projet d'un point de vue urbanistique, générant des relations de proximité entre deux corps de bâtiments distincts posés sur une esplanade publique. Ce socle, épaisseur bâtie qui forme le rez-inférieur du complexe, est percé d'une cour intérieure dont le sol minéral est planté de bouleaux. Cet espace amène lumière et verdure pour les fonctions situées en contrebas, et génère, au cœur de l'esplanade, un lieu où la nature est mise en exergue, un jardin en creux propice à la contemplation. C'est dans ce jardin que Daniel Schlaepfer a réalisé une installation, diurne cette fois, mais qui s'inspire néanmoins des mêmes qualités changeantes de la lumière du jour.

Dans le cadre spécifique de ce projet d'architecture, il ne s'agit pas d'éclairer des façades. Ici, ni fibre optique, ni diodes, l'installation est à caractère sculptural. Néanmoins, la lumière y est mise en scène, transformée, dirigée : elle produit sur la matière des effets surprenants. « Plantés » en rang



10



11

¹ Les capteurs photosensibles permettant de déterminer la « variation du jour » ont été élaborés en collaboration avec André Rosselet, ingénieur électronique au département de géophysique de l'Université de Lausanne.

² Malgré son apparente complexité, ce dispositif d'éclairage extérieur reste très peu énergivore : les 182 lampes leds consomment une très faible quantité d'électricité. La puissance moyenne nécessaire à l'éclairage d'une façade entière est inférieure à 60 watts.

Fig. 12 : Installation des verres dichroïques dans le « Bois du silence » du CEP Marcelin
(Photo Alexandre Tzonis)



12

Fig. 13 à 16 : Effets produits par diverses conditions de lumière sur les matériaux recouvrant le sol du jardin (Photos Alexandre Tzonis)

(Sauf mention, tous les documents illustrant cet article ont été fournis par Daniel Schlaepfer.)

directement dans le couvre-sol minéral du jardin, des séries de verres dichroïques agissent comme autant de cadrans solaires colorés. Ces verres spécialement traités ont la propriété de « diviser » la lumière qui les traverse, et d'en extraire une partie du spectre chromatique – dans le registre de la longueur d'onde rouge ou bleue selon le type de verre choisi. Chaque série est composée d'un certain nombre de plaques de verre aux dimensions identiques (30 x 110 cm), espacées de façon régulière d'une distance équivalente au double de leur hauteur. Selon l'angle d'incidence des rayons du soleil, qui varie selon la saison et l'heure de la journée, une certaine quantité de lumière traversera le filtre de verre, tandis qu'une autre sera réfléchiée en frappant sa face antérieure. Filtrée ou réfléchiée, la lumière qui entre en contact avec le verre dichroïque se trouve altérée, et le reflet qu'elle projette sur le sol prend les couleurs flamboyantes de l'arc-en-ciel. Dans l'espace séparant deux lames de verre, rayons filtrés et réfléchiés se mélangent, produisant des couleurs inattendues, plus ou moins vives selon la nature du matériau qui les reçoit.

Daniel Schlaepfer choisit méticuleusement les matériaux qui serviront de support à cette lumière : petit gravier, lames de pierre, matière végétale, les effets sont étudiés afin de produire des séries harmonieuses. Sur le gravier clair, les couleurs se font douces, tandis que sur la pierre encore mouillée, elles vibrent de reflets métallisés. Ces bandes de couleur régulières et mouvantes, témoins de la course du soleil et du passage du temps, se déploient entre les arbres, révélant quelques facettes invisibles du spectre lumineux.

Poésie du visible

Bien que l'artiste ait recours, dans la réalisation de la plupart de ses œuvres, à des techniques de pointe – verres dichroïques, diodes et lampes LED, fibres optiques –, cet aspect n'occulte jamais leur dimension poétique. La technique se fait discrète, et c'est plutôt la lumière, en tant qu'idée et phénomène, qui se trouve au cœur des dispositifs imaginés par l'artiste. La lumière qui donne vie et relief aux choses, qui fait apparaître formes et volumes, est la condition sine qua non de notre appréhension du monde. Bien que la notion d'éclairage soit devenue évidente et familière pour nos sociétés industrielles, la complexité du phénomène lumineux demeure. A la fois onde et matière, spectre chromatique et absence de couleur, omniprésente et orientée, la lumière recouvre, dans les installations de Daniel Schlaepfer, sa part d'ombre : elle redevient momentanément cette puissance indicible qui transforme, signe manifeste de l'ordre des choses.

Caroline Dionne



13



14



15



16